

Jean-Yves MOLLIER, Martine REID et Jean-Claude YON
(sous la direction de)

REPENSER LA RESTAURATION

Ouvrage publié avec l'aide
de l'Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines

MADAME DE GENLIS ROMANCIÈRE :
À PROPOS DES *PARVENUS*

Damien ZANONE

Évoquant la journée du 10 août 1792 dans ses *Mémoires*, Madame de Genlis écrit :

Lorsque j'appris la déchéance du roi et l'établissement d'une république, j'eus un singulier mouvement ; je m'écriais avec douleur : "Eh ! quoi donc ! on ne jouera plus Athalie, ce chef-d'œuvre est perdu pour la scène française !" J'ai mis dans Les Parvenus ce mot qui m'échappa bien naturellement¹.

Dans *Les Parvenus*, roman publié six ans plus tôt, on trouve en effet le même « mot », à peu près dans les mêmes termes, dans la bouche d'un personnage :

Quoi, nous perdons Athalie ! quoi ! ce chef-d'œuvre du Théâtre-Français ne sera plus joué, ne paraîtra plus sur la scène !...²

La réaction est pour le moins étonnante dans sa spontanéité et on aimerait la voir un peu expliquée, commentée : en vain. On peut apprécier ce « mot » comme le symptôme d'un vacillement entre la réalité et la fiction : d'une part, le choc de l'événement est si grand que la fiction ne vaut plus rien, le temps des poètes est passé ; d'autre part, pour celui ou celle qui profère cette phrase, il y a la velléité, devant un réel présent indicible, de se replonger dans la fiction, de retrouver les balises rassurantes que sont les référents culturels. La formulation de l'indicible, ainsi, prend un aspect ambigu : le réel dépasse toute fiction ; en même temps, seule la fiction pourrait le dire.

Ce cri spontané, sorte de premier cri du sujet arraché à la matrice royale qui naît citoyen à la République, apparaît aussi comme une formulation

instinctive des idées bientôt développées par Staël ou Bonald, établissant un lien direct entre littérature et société. La fiction d'*Athalie*, celle du théâtre racinien, est le discours dans lequel a pris forme l'idée que l'on se fait de la royauté. Être sujet des Bourbons et spectateur d'*Athalie* ou de Racine, ce sont des identités communes : supprimer l'une, c'est condamner l'autre. L'intuition de Madame de Genlis, c'est que, le roi déchu et bientôt mort, le tragique est fini, perdu. Le sentiment historique change alors de caractère, il se dégage de l'emprise du « Dieu caché » qui condamnait par avance le monde pour son inaptitude à la transcendance.

Si *Athalie* et le tragique sont perdus en 1792, on peut se demander ce qui est trouvé ou retrouvé en 1814. En 1819 et en 1825, quand elle publie *Les Parvenus* et ses *Mémoires*, Madame de Genlis et ses compatriotes sont redevenus sujets des Bourbons. Est-ce pour autant que la situation, pour la littérature, redevient celle d'avant 1789, est-ce qu'on est prêt à recevoir à nouveau la même figuration du monde qui avait cours alors ? Évidemment non. Qu'est-ce donc qui est trouvé littérairement, pour Madame de Genlis, avec la Restauration ? On se risquera à dire que c'est l'ouverture au monde tel qu'il est : ce moment est pour elle celui de sortir de l'invocation obstinée du monde tel qu'il devrait être. L'écriture de l'auteur délaisse le virtuel pédagogique (celui des contes moraux et du théâtre pour enfants qu'elle pratiquait avant 1789) et le virtuel mythique (celui des romans et nouvelles historiques pratiqués sous Napoléon, qui se complaisaient à l'exaltation du passé devenu abstrait des anciennes cours³). Cette ouverture au monde se fait particulièrement dans les *Mémoires* et dans le roman *Les Parvenus*, deux textes qui, de l'aveu même de l'auteur, s'associent volontiers.

Sous la Restauration, la prolixité littéraire de Madame de Genlis est avérée comme un fait légendaire. La somme de ses écrits publiés depuis 1780 (date du premier volume de son *Théâtre pour servir à l'éducation*) constitue un ensemble qui décourage les efforts de recension⁴ et impose une réputation de la quantité (plus de trois cents titres). Celle-ci, outre la diversité des formes abordées (pièces de théâtre, contes, recueils de pensées morales et religieuses, essais sur la littérature, guides pratiques sur différents aspects de la vie quotidienne, romans et bientôt mémoires), devient un symptôme éclatant du cours nouveau que prennent la fabrication et le commerce des livres après 1815 : multiplication des éditions, réimpression d'ouvrages presque à l'identique mais avec un titre différent, emploi de pages frappantes de tel ouvrage au profit de tel autre...

Madame de Genlis publie neuf romans sous la Restauration⁵ : des romans à caractère historique (que les contemporains regardaient comme « romans historiques » mais que le prestige du modèle imposé par Walter Scott a bientôt empêché de désigner ainsi : *Jeanne de France*, *Pétrarque et Laure*, *Inès de Castro*), un roman didactique (*Thérésina ou l'Enfant de la Providence*), un roman

moraliste (*Palmyre et Flaminie, ou le Secret*), un roman polémique (*Les Athées conséquents*), un roman utopique (*Les Battuécas*), un roman qui se veut du genre nouveau de la « méditation en actions » (*Le Dernier voyage de Nelgis*) et un roman de mœurs présenté comme l'héritier lointain de *Gil Blas*, *Les Parvenus*.

Ce dernier, publié en deux volumes de quatre-cent-quarante quatre pages chacun chez Ladvocat en 1819, prend la forme de roman-mémoires, ainsi que l'indique le titre complet : *Les Parvenus, ou les Aventures de Julien Delmours, écrites par lui-même*. Six ans plus tard, chez le même éditeur et en remplissant dix volumes cette fois, Madame de Genlis donne ses *Mémoires*. Le rapprochement doit être fait : avant d'en venir à ses propres mémoires, l'auteur s'est occupée par la fiction de ceux d'un homme de vingt ans plus jeune qu'elle. À quelques années d'écart, elle donne deux textes de mémoires énoncés sous la Restauration, deux textes qui prennent en charge le récit d'une existence suivie dans les dernières années de l'Ancien Régime et pendant la Révolution. L'auteur y dédouble, en quelque sorte, son expérience de cette période décisive et obsédante dans l'imaginaire commun qui s'élabore à travers le discours public qui s'imprime sous la Restauration.

Dans ce temps où le roman est encore réputé genre mineur et, de ce fait, spécifié par un ensemble de codes qui lui donnent l'aspect d'un produit normé, *Les Parvenus* entre sans détours dans la catégorie « roman de mœurs ». L'auteur, en préface, le situe dans le sillage de *Gil Blas*, mais avec des nuances : alors que *Gil Blas*, dit-elle, est « un roman à tiroirs qui présente une suite de scènes détachées » sans « action principale et suivie », *Les Parvenus* se recommande par :

une action que je ne crois pas sans intérêts par la nouveauté des situations et parce qu'elle est formée surtout par le caractère des personnages ; et cette action, à travers beaucoup d'incidents et de scènes épisodiques, marche et se dénoue. Je n'ai point fait faire de bassesse à mon héros roturier⁶.

Les Parvenus se donne pour l'histoire d'une société. Le terme de parvenu, dans le titre, n'est pas pris en mauvaise part : il est motivé par l'exemple de Julien Delmours, le héros-narrateur né en 1767 et donc âgé d'une vingtaine d'années au moment de la Révolution. La première moitié du roman se passe avant celle-ci, la deuxième pendant la Terreur et après. Avant la Révolution, on voit ce jeune homme d'extraction modeste mais honorable (pour parler selon les normes en vigueur dans le discours du roman : il est le fils d'un confiseur et le neveu d'un joaillier, mais aussi d'un boucher) très tôt amené à fréquenter la société aristocratique et en particulier une famille où il est reçu presque sur un pied d'égalité en raison de l'excellence de son éducation, de son cœur et de sa morale. Ces qualités lui valent d'être élu par le fils de la maison au rang d'une amitié pure, formellement scellée dans un « pacte

sacré » entre les deux jeunes gens. Sa situation particulière fait évoluer Julien dans des sphères sociales diverses, le mettant ainsi en contact avec les types moraux distincts qui les illustrent. Ces personnages, mis en place dans les années 1780, sont programmés pour s'opposer en deux camps au cours de la Révolution : mais selon une gamme relativement subtile, prévoyant le cas des aristocrates aux sympathies révolutionnaires et celui des gens du peuple que la saine vertu et la ferveur religieuse poussent à des actes de bravoure pour sauver des vies menacées. Le roman rassemble alors, de l'avis même de l'auteur-préfacière, « une infinité de beaux traits, presque tous ignorés, qui prouvent que, dans le temps même de la Terreur, tandis que *les lois dormaient*, la vertu veillait encore⁷ ».

Coup sur coup, avec *Les Parvenus* puis avec ses *Mémoires*, Madame de Genlis produit donc deux textes longs qui narrent la Révolution, son avant, son pendant et son après. Les points communs entre les deux sont nombreux. Il peut même s'agir d'éléments qui transitent directement de l'un à l'autre : on l'a déjà vu avec l'exemple éclatant et ponctuel de la citation sur *Athalie*, mais ce peut être aussi des pages qui passent presque entières d'un ouvrage à l'autre, puisque Madame de Genlis « recycle » (avec une désinvolture, on le sait, qui n'a pas peu contribué à discréditer sa réputation littéraire). Au demeurant, les pages en question peuvent mériter l'honneur qui leur est fait, comme c'est le cas pour celles qui confrontent l'avant et l'après la Révolution à travers le regard d'un narrateur qui rentre à Paris après quelques années d'émigration et trouve tout changé⁸ : l'aspect des rues, les mœurs, le langage (à propos duquel le texte fait une recension précise des expressions nouvellement apparues⁹).

Un autre aspect que se partagent les deux ouvrages est la typologie socio-morale du personnel mis en œuvre, qu'il soit fictionnel ou non : palette de comportements constituée par les réactions différenciées de chacun aux événements de la Révolution. Pour la maîtrise de l'observation en la matière, il y a même concurrence entre les narrateurs. À quelques années d'écart, Madame de Genlis est amenée à réécrire par trois fois, comme préfacière du roman, comme narrateur fictionnel (Julien Delmours) et comme mémorialiste, le même passage, filant le *topos*, hérité du modèle picaresque et de Rousseau, de la mobilité sociale de celui ou de celle qui se raconte¹⁰. Confrontons ces trois extraits (Madame de Genlis parle dans les deux premiers, « Julien Delmours » dans le troisième) :

J'ai connu presque tous les littérateurs célèbres de ce siècle, et ma jeunesse s'est passée durant la maturité et la vieillesse de ceux du siècle précédent. Ainsi j'ai pu me flatter de laisser sur plus d'un demi-siècle de notre littérature de bons mémoires, parce qu'ils seront parfaitement véridiques. J'ai dû croire encore qu'ayant passé une grande partie de ma vie à la cour et dans le plus grand monde, je pourrais donner un tableau fidèle d'une société éteinte ou dispersée,

et d'un siècle non seulement écoulé, mais effacé du souvenir de ceux qui existent aujourd'hui (Mémoires)¹¹.

*Il n'est point d'état, depuis le plus élevé jusqu'au plus humble, que je n'aie étudié et que je ne connaisse parfaitement. La fortune m'a comblée de toutes ses faveurs et m'a fait éprouver toutes ses disgrâces ; j'ai goûté toutes les joies de l'âme ; j'ai senti toutes les douleurs qui peuvent la déchirer ! Enfin, j'ai beaucoup vécu ; j'ai joui de la sécurité de l'ancien temps ; j'ai vu l'élégance et l'urbanité de cette époque ; j'ai vu les bouleversements et les merveilles de la fin du dernier siècle et du commencement de celui-ci, et j'ai recueilli, de tant d'événements, d'observations et d'expérience, d'immenses matériaux qui m'ont fourni le sujet de cet ouvrage [...] (« Préface » aux *Parvenus*)¹².*

*Tout Français qui, parvenu à l'âge de raison, s'est trouvé à l'ouverture de ce spectacle et commencement de la pièce [la Révolution identifiée à un mélodrame], a été forcé d'y jouer un rôle ; ainsi, dans ce cas, dès qu'on sait passablement écrire, on peut se flatter de laisser des mémoires intéressants, si l'esprit de parti n'a rendu ni aveugle, ni vindicatif, ni calomniateur. Je suis curieux, observateur sincère et sensible ; j'ai tout vu, tout examiné ; né dans la classe plébéienne, je n'ai dans aucun temps rougi de mon origine, et je n'ai jamais eu contre les nobles et les courtisans cette animosité, qui montre l'injustice, et qui décèle une secrète et basse envie. J'ai trouvé dans tous les états des vices, des vertus et des ridicules ; j'ai mûrement réfléchi sur les faits, sur les mœurs, sur les caractères saillants de cette époque : et, narrateur fidèle, j'ai peint sans exagération et sans ménagement tout ce que j'ai vu de remarquable (Les *Parvenus*)¹³.*

Les modulations perceptibles de l'un à l'autre de ces passages indiquent les intentions respectives des deux ouvrages. Il y a une restriction du champ d'observation quand Madame de Genlis parle comme mémorialiste : elle n'a pas connu le « tout », mais surtout la cour, le grand monde et les gens de lettres, c'est-à-dire « une société éteinte et dispersée ». Comme préfacière du roman avec lequel elle prétend écrire « pour des classes si longtemps oubliées par nos auteurs »¹⁴, elle montre une expérience sociale d'une amplitude bien plus grande. Quant à l'énonciation fictionnelle de Julien Delmours, elle permet de formuler une ambition totalisante. C'est là qu'interviennent les modèles dont pourvoit la tradition littéraire :

Sans avoir les talents de l'ingénieux auteur de Gil Blas, j'ai voulu, comme lui, mettre en scène des personnages de tous les états, et offrir la critique de tout ce qui, dans les mœurs, me paraît répréhensible ou ridicule. D'ailleurs, comme j'avais à peindre d'autres temps, d'autres mœurs, cet ouvrage n'a rien de commun avec le sien¹⁵.

Le précédent romanesque, à la fois garantie et occasion d'émulation, autorise la tentation de la fresque, de l'ouverture la plus grande au monde parce que l'on joue avec ce qu'il est.

Sans doute n'est-on pas passé loin, avec *Les Parvenus*, d'un grand roman : annonciateur, en quelque sorte, du roman global de la Révolution que sera *Contes des deux villes* de Dickens. La partie Ancien Régime du roman apparaît comme un florilège de l'art narratif du XVIII^e siècle, avec ses récits enchâssés dont les histoires sont autant d'exploration d'espaces sociaux et de problématiques morales¹⁶. La partie Révolution est le temps de l'actualisation des dispositions morales qui, pour chacun, ont été montrées précédemment.

Mais en même temps, l'auteur rencontre, pour accueillir la diversité du monde réel, des difficultés qu'elle ne surmonte pas tout-à-fait. Elle ne parvient pas, quand elle s'en tient à la forme romanesque, à articuler ensemble ce nouvel objet de représentation qu'elle se donne (le monde réel) et l'argumentation morale qui reste l'enjeu décisif de sa rhétorique romanesque : l'exemple de *Gil Blas*, posé comme une invite à décrire les mœurs en vue de les critiquer, montre ainsi ses limites. Avec les *Mémoires*, Madame de Genlis pourra débarrasser sa représentation du monde du souci de la démonstration unifiante. Dans *Les Parvenus*, les péripéties politiques restent à l'arrière-plan. La politique existe par un effet de rétrospection, dans le point de vue du narrateur et donc des lecteurs : c'est le fond sur lequel s'interprètent les relations entre les individus et entre les groupes, dans tous les moments où la morale n'y suffit pas. Or la morale n'y suffit pas : c'est là la leçon politique du roman, elle est implicite et révélée grâce à la forme romanesque elle-même. Mais le narrateur et l'auteur des *Parvenus*, Julien Delmours comme Madame de Genlis, ne semblent pas prêts à assumer cette leçon : la portée de celle-ci s'en trouve limitée, empêchée de produire la transformation qu'elle appelle sur le discours du roman et, plus largement, sur le langage romanesque.

L'optimisme de la fable est intrinsèque à la conception du roman que se fait Madame de Genlis, à son idée que la représentation du monde en fiction est faite pour démontrer des valeurs : or cette volonté du discours se révèle intenable pour affronter le monde tel qu'il est. Le langage romanesque, tel que Madame de Genlis le connaît, ne semble pas proposer de solution de rechange. Les *Mémoires*, véritables et non plus fictifs, seront la solution pour sortir de cette difficulté, qui est celle du passage au politique. Avec eux le champ d'observation se resserre sans doute, mais cette perte est compensée par le soulagement qu'il y a à pouvoir énoncer directement le monde tel qu'il est : lâchant la morale pour la politique, la parole est alors proférée au nom d'une expérience qui assume les ambiguïtés.

¹ Mme de Genlis, *Mémoires inédits de Madame la comtesse de Genlis sur le dix-huitième siècle et la Révolution française*, Paris, Ladvocat, 1825, 10 vol., vol. IV, p. 121.

² Mme de Genlis, *Les Parvenus, ou les Aventures de Julien Delmours, écrites par lui-même*, Paris, Ladvocat, 1819, 2 vol., vol. II, pp. 71-72. Le personnage qui s'exprime ainsi est l'écrivain Forbel, en lequel plusieurs notes de l'auteur permettent de reconnaître une transposition de La Harpe : comme lui d'abord acquis aux idées de la « philosophie », il devient défenseur du catholicisme par réaction à la Terreur.

³ Elle ne lâche cependant pas cette dernière spécialité, se faisant une réputation d'autorité en matière de rappel des usages du Versailles d'autrefois avec son fameux *Dictionnaire critique et raisonné des étiquettes de la Cour* de 1818. Malgré ses nombreux détracteurs, Madame de Genlis parvient sous la Restauration à s'imposer dans ce rôle de mémoire du monde de l'avant, de voix autorisée sur ce qui est devenu mythe. C'est encore à ce titre que Roland Barthes lui fait les honneurs d'une mention dans le *Roland Barthes par Roland Barthes* où à l'occasion de la confiance de son goût pour les noms propres, il lui accorde une parenthèse : « (lisant Mme de Genlis, je surveille avec intérêt les noms de l'ancienne noblesse) » (Paris, Éd. du Seuil, « Écrivains de toujours », 1975, p. 55).

⁴ Le travail a néanmoins été fait il y a quelques années par M.-E. Plagnol-Diéval, *Bibliographie des écrivains français : Madame de Genlis*, Paris-Roma, Memini, « Bibliographica », 1996.

⁵ Je compte dans ce nombre deux textes que M.-E. Plagnol-Diéval, conformément à la présentation des éditions originales, range dans la rubrique « contes et nouvelles » de sa bibliographie : *Inès de Castro* et *Thérésina*.

⁶ *Ibid.*, vol. I, p. iv. Le pluriel de « intérêts » est dans le texte.

⁷ *Ibid.*, vol. I, p. v.

⁸ Mme de Genlis, *Mémoires*, op. cit., vol. V, pp. 85-97 et *Les Parvenus*, op. cit., vol. II, p. 47-56.

⁹ Pour une analyse de ces remarques linguistiques dans le texte des *Mémoires*, nous renvoyons à notre article : « Langue politique et langue littéraire en confrontation : l'exemple de Chateaubriand », dans *Langues du XIX^e siècle, textes réunis par G. Falconer, A. Oliver et D. Speirs*, Toronto, Centre d'Études romantiques Joseph Sablé, « À la recherche du XIX^e siècle », 1998, p. 35-43.

¹⁰ Rappelons la version rousseauiste : « j'ai connu tous les états [...], dinant quelquefois le matin avec les Princes et soupant le soir avec les paysans ». J.-J. Rousseau, *Les Confessions, Œuvres complètes I*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1959, « Préambule de Neuchâtel », p. 1151.

¹¹ Mme de Genlis, *Mémoires*, vol. I, pp. 2-3.

¹² Mme de Genlis, *Les Parvenus*, op. cit., vol. I, pp. ij-iii.

¹³ *Ibid.*, vol. I, pp. 2-3.

¹⁴ Mme de Genlis, *Les Parvenus*, op. cit., vol. I, p. vj.

¹⁵ *Ibid.*, vol. I, pp. iij-iv. *Tom Jones* sera aussi cité, fugacement, dans le corps du roman (vol. I, p. 44) : autre modèle.

¹⁶ À signaler en particulier la très intéressante « Histoire de la baronne de Blimont, ou la

courtisane par principes » (au chapitre IX du roman, vol. I, pp. 129-162) : histoire d'une femme qui apprécie les philosophes car « leur morale s'adapte à tout » (p. 153) et qui conduit son existence selon ce qu'elle lit chez eux. Chez Helvétius, elle a appris que la dépense opérait une redistribution des richesses profitable au pays et, en conséquence, elle ruine consciencieusement ses amants... : « je ne reçois que pour répandre », explique-t-elle (p. 147).